

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
  
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

## ANGE ET DÉMON

NOUVELLE

( Pour *La Famille* )

### I

Le docteur Desormeaux venait de s'établir médecin dans l'une des plus coquettes localités de la banlieue parisienne, où désœuvrés et épuisés de tout genre se trompent chaque jour davantage en espérant trouver une diversion à la monotonie désespérante de leur vie de plaisirs ou d'affaires et surtout le repos et la santé. Il eut d'abord pour seul client un vieillard atteint de grippe chronique. Mais la modestie de ses goûts l'emportait encore sur le respectable patrimoine qu'il avait eu la sagesse de ne pas livrer en proie, pendant sa carrière d'étudiant, aux plaisirs bruyants et vides de la capitale. Il continuait de consacrer à l'étude de la science médicale et des hommes les loisirs et les passions élevées d'une âme restée pure et forte, sans vouloir précipiter l'heure où la Providence assurerait à ses efforts et à ses aspirations une carrière honorable dans le monde et les joies durables d'une affection consacrée par l'harmonie des sentiments, des goûts et des espérances éternelles.

Un jour, on vint le chercher pour le conduire dans une villa d'assez belle apparence où il fut reçu par une dame d'âge et d'extérieur respectables.

— “ Je vous ai fait demander lui dit-elle, pour soigner ma pupille qui est assez gravement indisposée. A mon avis, notre médecin a tort de mettre son mal sur le compte des nerfs, car Emma se porte ordinairement à merveille.

— “ Mais, Madame, si vous avez un médecin, la loyauté professionnelle m'interdit de marcher sur les brisées de ce confrère. ”

— “ Ah ! docteur, de grâce, n'allez pas, pour un scrupule de délicatesse, laisser une jeune personne en péril de mort. Monsieur Anbry n'entend rien à son cas, je vous l'assure, et prescrit de la valériane pour unique remède.

Le docteur Desormeaux suivit alors son interlocutrice à l'étage supérieur où il trouva la jeune fille dans un état bien moins alarmant qu'on ne le lui avait fait craindre. Il se reconnut en présence d'un cas d'empoisonnement.

Jugeant qu'il valait mieux tenir la chose secrète jusqu'à nouvel ordre, il rédigea une ordonnance et partit. Le lendemain, la malade allait beaucoup mieux et, à la fin de la semaine, elle était complètement rétablie. La distinction, et la délicatesse pleine de grâce avec laquelle elle remercia son sauveur, redoublèrent le plaisir que lui faisait éprouver le succès de sa cure. De plus, les renseignements que lui avait fournis la vieille dame, au cours de ses visites journalières, augmentèrent sa sympathie en même temps qu'ils mirent sa défiance en éveil.

Mademoiselle Emma était orpheline. Sa mère, remariée en secondes noces, avait péri des suites d'un accident de voiture. Le père conçut de cette catastrophe qui le privait encore d'un foyer un chagrin si violent qu'il abandonna l'enfant née de cette seconde union aux soins d'une nourrice. Il était mort depuis quelques années, de sorte qu'Emma n'avait plus que Madame Barré, sa tutrice, pour lui servir de mère et pour gérer, en son nom, les grands biens dont la mort de son père l'avait rendue seule héritière.

Pendant ses visites, le jeune médecin n'avait vu, avec la vieille dame, que deux autres personnes ; la femme de cham-

bre qui venait lui ouvrir et une forte fille, sorte de virago laide et disgracieux. Elle avait le nez camus, une bouche énorme hors de laquelle ressortaient deux rangées de grosses dents, et enfin des yeux bleus et hébétés. Sa robe blanche et les rubans bleus qui attachaient ses bandeaux de cheveux blond filasse faisaient encore mieux ressortir sa difformité et sa laideur. Lorsque M. Désormeaux entrait, elle était presque toujours occupée à tapoter avec une désespérante lenteur sur le piano du salon.

“C'est la petite Jeanne, dit un jour madame Barré, en voyant le docteur fixer avec insistance la jeune fille dont les allures louches et l'air embarrassé l'intriguaient. On ne dirait pas, à la voir, qu'elle est la cousine de votre malade. Son père, à la suite de mauvaises affaires, a laissé ses filles dans un état de fortune assez précaire. Ma pupille s'est intéressée à celle-ci, la fait instruire et compte la prendre d'ici peu pour demoiselle de compagnie. Elle est bien bonne, n'est-ce pas ?”

Le docteur se dit en lui-même qu'il fallait, en effet beaucoup de bonté pour se charger d'une telle créature.

## II

On conçoit sans peine la surprise de Monsieur Désormeaux lorsqu'il fut rappelé, quinze jours, plus tard, au chevet de sa cliente qui était, cette fois, bien plus gravement atteinte. Il reconnut que ses soupçons étaient fondés : on empoisonnait la jeune fille à petites doses. Il réussit encore à la guérir, mais se crut alors obligé de révéler à Madame Barré la cause de son mal.

La bonne dame demeura consternée. Puis elle eut un mouvement d'indignation qui parut sincère au docteur :

“Je suis absolument sûre de tout ce que nous employons dans la maison pour faire la cuisine et Mlle Emma ne prend jamais rien au dehors. Enfin, par surcroît de précaution, je vais passer en revue tous nos ustensiles de ménage, renouveler

les provisions et exercer une surveillance sérieuse sur tous nos domestiques.”

A ces mots elle ouvrit la porte à son interlocuteur et s'exquiva sans même lui dire au revoir, tant elle avait hâte de se mettre à l'œuvre.

Malgré tous ses soins, Monsieur Desormeaux dut revenir quelques semaines plus tard. La malade était mal, très mal même. Il réussit encore à la guérir, mais non sans qu'elle demeurât extrêmement faible.

— Vous m'avez assuré, dit-il à Mme Barré, que vous aviez pris toutes les mesures en votre pouvoir. Nous sommes en présence d'un cas étrange, convenez-en ! Mlle Emma ne me paraît pas avoir sujet de haïr l'existence. Et pourtant, je suis sûr qu'elle a absorbé un de ces poisons dont l'effet pernicieux augmente à chaque dose nouvelle. Je ne veux accuser personne... Mais enfin, insinua-t-il en regardant fixement la vieille dame, n'y aurait-il pas ici quelqu'un qui attenterait à ses jours ?”

— “ Non, c'est impossible ! La pauvre enfant n'a jamais donné à qui que ce soit le moindre prétexte pour lui en vouloir. Je n'ai, pour mon compte, qu'à me louer de ses égards et tous nos domestiques, qui ont été comblés tour à tour de ses bienfaits, l'ont en vénération. Il n'y aurait donc que cette pauvre innocente de Jeanne qu'elle a recueillie, nourrie, habillée, instruite. Mais ce serait une monstruosité de vouloir nuire à une enfant pieuse et bonne comme les anges et connue comme telle dans ce pays dont elle est la Providence ! ”

### III.

Lorsque le docteur revint le lendemain, la petite Jeanne était allée dans sa famille. Mais, elle pianotait avec plus de rage que jamais, lorsqu'il entra, deux jours après, pour soigner sa cousine dont l'état empirait.

Il avait observé, réfléchi et mûrement arrêté son plan.

La nuit tombait et la malade dormait du "lourd" sommeil que

lui avait procuré un narcotique. Jeanne, de son côté, tapotait de plus belle.

“ Veuillez faire mettre une bouteille d'eau chaude aux pieds de la malade, ” dit M. Desormeaux à la tutrice qui descendit pour faire exécuter cet ordre.

Profitant de l'instant où il était seul, il se glissa dans un cabinet servant de garde-robe et dans lequel on n'entrait presque jamais. Il en prit la clef et constata avec plaisir qu'elle jouait également bien en dedans et du dehors. Au moyen d'une vrille, dont il avait eu soin de se munir il pratiqua un trou dans le panneau de la porte et se mit en observation. La chambre était plongée dans une obscurité profonde et le silence n'était interrompu que par la respiration saccadée de la malade.

Madame Barré rentra et parut d'abord surprise de la disparition du docteur. Pensant qu'il avait été obligé de partir, elle disposa tout pour la nuit, s'assit auprès du lit de Mlle Emma et, tirant son mouchoir de sa poche, se prit à éclater en sanglots.

La jeune fille s'éveilla vers dix heures et la vieille dame lui fit prendre la potion prescrite. Le domestique et la femme de chambre vinrent dire bonsoir à leur jeune maîtresse et, enfin, Jeanne entra.

— “ Allez-vous mieux, chère Emma, ” dit-elle d'un ton de fausset qu'elle essaya de rendre câlin.

— “ Oui, beaucoup mieux, Jeanne merci ! ” lui répondit affectueusement sa cousine ! Mais pourquoi donc suis-je toujours ainsi malade ? ”

— “ N'avez-vous pas de peines ? ” reprit Jeanne.

— “ Pas la plus légère. ”

— “ Oh ! pauvre cousine ! bonne nuit, ” dit Jeanne en l'embrassant avant de sortir.

— “ Il faut maintenant aller vous coucher, chère madame Barré, dit Emma. Vous devez être à bout de forces, ayez seulement la bonté de mettre le verre d'eau à ma portée et, je sonnerai en cas de besoin. ”

Après quelque résistance, Madame Barré accéda au désir de

la malade. Elle essuya soigneusement un verre et, après l'avoir rempli d'eau, elle le mit sur la table de nuit, on le recouvrait d'une soucoupe. Puis elle partit après avoir allumé une veilleuse et embrassé sa pupille. Le docteur, qui n'avait pas perdu de vue un seul de ses faits et gestes, était, sur son compte du moins, pleinement rassuré.

#### IV

Après que tout fut rentré dans un profond silence, monsieur Désormeaux put, dans sa cachette, réfléchir à loisir sur les conséquences possibles de son audace. Le sommeil commençait à le gagner et il s'appuya contre la porte, non sans regrettre d'instinct son cabinet de travail, le coin de son feu et la lampe, compagne fidèle de ses veilles, après un modeste, mais substantiel repas.

Il fut soudainement tiré de sa torpeur et une sueur froide lui monta des pieds à la tête l'une des portes du balcon venait de s'ouvrir et un courant d'air frais envahit la chambre. Sans pouvoir rien distinguer nettement à travers son judas improvisé, le docteur entendit un léger bruit. Entr'ouvrant alors la porte silencieusement, il regarda vers la fenêtre. "La pauvre innocente de Jeanne" comme l'appelait madame Barré, venait de l'enjamber. Des pantoufles étouffaient le bruit de ses pas et ses regards scrutaient craintivement tous les coins de la chambre.

Elle s'avança ensuite près du lit de la malade avec des précautions infinies. M. Désormeaux sortit alors de sa retraite et se blottit dans l'angle le plus obscur de la pièce. Il vit bientôt, à la lueur tremblotante de la veilleuse, Jeanne retirer avec précaution la soucoupe du verre et déboucher une petite fiole qu'elle avait tirée de sa poche. Elle en avait à peine vidée la moitié du contenu qu'il s'élança sur elle, la baillonna d'une main, tandis que, de l'autre, il la maintenait solidement par la taille. Jeanne n'eut que le temps de pousser un petit cri étouffé.

“Par un mot ou vous êtes perdue, misérable !” lui dit à voix basse son antagoniste.

Elle se retourna, le reconnut avec épouvante et se mit à trembler de tous ses membres :

—“Que va-t-on me faire ? interrogea-t-elle avec angoisse ?

—“On guillotine les empoisonneuses, lui répondit-il durement.

Elle se remit à trembler plus fort et ses yeux prirent une expression d'indicible épouvante.

—“Mais ma cousine n'est pas morte, puisque vous avez entre les mains ce qui devait achever de la tuer !”

—“Il était temps que le ciel m'inspirât cette ruse !..... Vous n'avez donc pas la crainte de Dieu !”

—“Dieu ?.....mes parents ne m'en parlaient jamais. Emma commençait bien à me le faire connaître, mais elle ne m'avait pas encore dit qu'il défendait d'empoisonner.”

Et vous avez osé faire du mal à une personne si pieuse, si bonne pour vous et pour tous les malheureux ?”

—“Oh ! il est facile d'être bon quand on est riche ! Papa et maman se plaignaient à chaque instant de leur gêne. Lorsque j'allais chez eux dans ces derniers temps, je leur entendais souvent dire que si ma cousine Emma venait à mourir, nous hériterions de toute sa fortune. Ayant trouvé dans une armoire ce flacon, sur lequel il y avait écrit “Poison”, j'ai versé chaque jour quelques gouttes de son contenu dans le verre d'eau de ma cousine qui est tombée malade... Mais, de grâce, ne parlez de ceci à personne et qu'on ne me fasse pas mourir, ajouta-elle en joignant les mains et les dents claquant de frayeur. Papa ne sait rien de tout cela, je vous le jure !”

Monsieur Désormeaux demeura confondu devant une si grossière ignorance, une telle absence de sens moral et une perversité si froide et si précocose. Il passa la nuit sur une chaise avec sa prisonnière. Au point du jour, il fit appeler madame Barré et lui narra les événements de cette terrible nuit. La bonne dame en demeura atterrée. La coupable fut simplement, sur les instantes supplications d'Emma, renvoyée à sa fa-

mille, qui ne songea même pas à lui infliger un châtement exemplaire. La Providence s'en chargea pour elle, car Jeanne tomba bientôt dans un accès de folie où l'on crut que sa raison allait sombrer pour toujours. Mais elle triompha de cette crise et, après de longues années d'éducation dans un couvent où sa cousine l'avait fait entrer, elle finit par embrasser la vie religieuse.

Le jeune docteur Désormeaux a épousé l'innocente et pieuse créature qu'il était arrivé assez à temps, pour arracher à une mort cruelle et prématurée. La vieille dame, toujours alerte et empressée, ne les a pas quittés. Chaque fois, que l'un des enfants dont Dieu a béni l'union du jeune couple, arrive à l'âge de raison, elle ne manque pas de lui raconter en détail cette tragique aventure pour lui inspirer de bonne heure la salutaire crainte d'un Dieu miséricordieux aussi que juste

A. GAUDEPROY.

## LE TABAC

Pourquoi permettez-vous à vos enfants de fumer ?

Un jeune homme ne doit pas fumer avant que son organisation physique, soit solide, ce qui n'a lieu, généralement qu'à 18 ou 19 ans.

L'enfant fumeur retarde chez lui ( lorsqu'il ne l'arrête pas ) le développement du corps.

L'enfant fumeur s'expose à perdre la vue.

L'enfant fumeur, s'il crache quelque peu, se prépare de nombreuses indigestions.

L'enfant fumeur, règle générale, ne brillera pas au collège.

L'enfant fumeur sera facilement un ivrogne. La nicotine, poison du tabac, trouve de fait, comme tous les poisons végétaux, un antidote naturel dans l'alcool.

Qui nous délivrera de la pipe chez les enfants ?

Deux enfants viennent de mourir à la Prairie-du-Chien, Wisconsin.

L'analyse chimique fait voir qu'ils ont été empoisonnés et par l'abus qu'ils ont fait des cigarettes, et par l'arsenic employé dans la fabrication de certain papier à cigarettes.

Ces accidents sont plus fréquents qu'on ne pense.

F. A. B.

# AMOUR ET LARMES

—:0:—

## II.

### LE MYOSOTIS.

( Suite )

Amédée était un homme à la figure animée et intelligente ; moins beau que distingué, il plaisait par son air franc, aimable et spirituel. Il portait rejetée en arrière, de manière à découvrir entièrement le front, une abondante chevelure d'un châtain soyeux, ce qui donnait beaucoup de lumière et de vivacité à sa physionomie. Fils unique d'un modeste employé du ministère des finances, Amédée fit ses études dans un des grands lycées de Paris avec un succès que l'amour-propre paternel convertissait en brillant avenir, lorsque la mort qui joue avec les projets humains, enleva de la terre l'excellent homme, laissant une veuve et un orphelin sans ressources et sans appui. Amédée faisait alors sa classe de seconde ; il n'avait pas dix-huit ans.

Loin de se laisser abattre par cette rude épreuve, le jeune écolier trouva dans l'amour qu'il portait à sa mère la force d'accomplir ses nouveaux devoirs. Renonçant à ses études presque achevées, à l'école normale, but de ses travaux, il écrivit à un parent de sa mère, principal dans un collège de province en lui demandant un emploi immédiat. Comme il était ce qu'en style universitaire on appelle un brillant élève, on consentit à lui confier la régence d'une petite sixième ornée de dix-sept gamins qui déclinaient *rosa*. Avec une ferme volonté, Amédée domina ses dégoûts, prit sur les nuits pour son travail personnel et à la fin de l'année classique fut reçu bachelier. Cela le fit monter en grade et une classe de cinquième devint

la récompense de ses laborieuses veilles. D'année en année, sans repos ni trêve, comme le juif errant, il marcha, envoyé d'un lieu dans un autre, passa par la licence et se trouva enfin, au bout de dix ans, professeur de rhétorique à Argentan.

Si les sueurs du travail s'écrivaient, j'en ferais ici l'énergique tableau, afin que l'homme des champs comparât son labeur en plein soleil et dans la liberté aux laborieuses veilles du professeur qui, courbé sous une lampe fumeuse, demande au silence de la nuit d'ajouter au travail déjà si pénible de sa longue journée. Mais le pauvre laboureur, en essuyant sur son front hâlé la sueur saine et fortifiante que provoque le travail de la terre, ne croira jamais qu'il est des sueurs qui ne s'essuient pas et dont les cheveux blanchissent. A quoi bon alors en parler ?

Le collège d'Argentan était florissant ; les élèves nombreux se disputaient les répétitions du jeune professeur qui méritait les éloges qu'on accordait à son talent. La vie paraissait donc lui sourire après tant d'amertumes et d'orages qu'avait comblés la mort de sa mère arrivée dans l'intervalle de ces dix ans.

Madame de Ribienne en admettant dans le sanctuaire de sa vie de famille un étranger de vingt-huit ans, avait longuement réfléchi aux inévitables conséquences de cette action. " Il aimera une de mes filles, s'était-elle dit, il faut donc que par sa famille et son mérite il soit digne de l'épouser." Les renseignements pris à la source furent favorables au jeune fonctionnaire et l'expérience d'une année confirma ces témoignages flatteurs.

Bientôt, madame de Ribienne vit ses prévisions se réaliser. Mille indices qui n'échappent pas à la sagacité d'une mère lui prouvèrent que Marie-Sophie, la plus belle et peut-être en secret la plus aimée de ses filles, n'était point insensible au mérite d'Amédée. Lui-même, malgré la réserve imposée par sa position dans la maison, laissait échapper une admiration sans bornes pour les talents de la reine. Madame de Ribienne encourageait par sa conduite cette affection naissante ; elle n'avait aucun préjugé de caste et ne demandait à son gendre que la vertu et l'honneur.

Pour Marie-Sophie, l'amour n'était plus un secret. Comme

dans les organisations trop ardentes, il était écloz à première vue et avait tout envahi. Elle s'était révoltée contre les faiblesses de son cœur, elle avait protesté intérieurement, opposé la fierté, le combat, la fuite... inutilement. Son âme revenait toujours d'elle-même vers celui dont elle sentait qu'elle serait avec bonheur l'épouse, et pour lequel elle ne pouvait plus que vivre ou mourir.

Telle était la situation morale de nos personnages au commencement de ce récit, et malgré l'enjouement de la conversation, tous portaient au cœur des désirs et des angoisses.

Seule, Annonciade paraissait insonciante, légère et joyeuse. Comme l'oiseau qui vole, elle ne semblait demander à la vie que du soleil et des fleurs. Sa conduite avec Amédée était celle d'une rieuse enfant, presque d'un camarade ; elle assistait aux leçons de son frère, les partageait quelquefois, les interrompait plus souvent ; écoutait gravement ou riait comme une folle, jasait comme une petite fauvette, en un mot suivait tous les caprices, toutes les impulsions de sa mobile nature et paraissait dans une heure sous vingt aspects différents.

Madame de Ribienne laissait une complète liberté à cette charmante espiègle. " Ce ne sera, disait-elle, jusqu'à trente ans qu'une petite fille." Tout le monde autour d'elle répétait ce propos et y ajoutait foi. Pourtant, chose étrange, la petite fée du clair de lune allait souvent le mardi et le jeudi soir, alors que tout le monde était retiré, soupirer dans les grands bois obscurs, où la caressait d'un rayon argenté et mystérieux sa blanche marraine du firmament. A cette clarté inattendue, on pouvait voir pleurer les yeux si doux d'Annonciade..., l'heureuse enfant sans chagrin !

Amédée rentra dans l'appartement qu'il occupait chez madame de Serdot. Tout l'enjouement de la soirée disparut promptement de son visage. Sa chambre lui semblait déserte, triste et délabrée, malgré les vestiges de splendeur que conservaient les moindres appartements de cette antique demeure. Il se disait que la dernière mesure, que la cabane du charbonnier où vivent une femme et un enfant, valait mieux que ces lambris

dorés, que ces riches tentures, que ces sculptures au plafond, si gracieuses cependant. C'est que la présence d'une femme aimée animerait cette solitude ; avec elle, le travail et le repos auraient leur ange gardien.

Au retour de Rémillac, Amédée éprouvait presque toujours cette crise de l'isolement cruel à tout cœur aimant et plus amer encore à un cœur épris. Il ouvrit sa fenêtre et regarda la nuit. Dans ses mystères, il y a toujours de la poésie. Il n'était que dix heures et pourtant un silence sans trouble enveloppait la ville. Les lumières dormaient avec les habitants. Seule, une petite cloche tintait doucement appelant de leur court sommeil à la prière les religieuses Carmélites qui, prosternées la nuit devant le Saint-Sacrement, détournent les regards et les châtiments de Dieu des coupables veilles du monde. L'âme du jeune homme s'emplit d'une tristesse vague et rêveuse, la plus difficile à vaincre, parce qu'elle est en général sans cause arrêtée et justifiable. Autour de lui des familles nombreuses vivaient, il y avait un chef dont le travail apportait le pain quotidien à une femme, à des enfants ; un chef qu'on recevait le soir avec des caresses. L'homme du peuple avait cette joie infinie de l'affection dont Amédée était sevré et qui est, cependant, le seul vrai bien de la terre. Rien ne désole un cœur créé pour le dévouement comme l'impossibilité de se dévouer. Amédée se sentait perdu dans le grand désert de ce monde, dont tous ceux qu'il avait aimés étaient partis. La foi n'éclairait pas son cœur.

Fils de l'école moderne, il abandonnait malheureusement les consolations religieuses aux femmes et aux vieillards dont la double faiblesse a besoin d'un appui. Aussi dans les heures solitaires, où son cœur demandait à aimer, aucune voix du ciel ni de la terre ne répondait à son appel. L'abandon et la solitude l'écrasaient. Il écouta avec un certain émoi la clochette au timbre d'argent qui parlait seule dans la nuit ; elle faisait lever de saintes créatures qui n'étaient ni épouses, ni mères et cependant constituaient, pensait-il, une famille heureuse sur la terre par leur fictif amour pour un idéal divin. " Qu'importe

d'où vient l'amour, qu'impoite d'où vient le bonheur, se disait Amédée, pourvu que le cœur soit plein et rêve comme ces saintes filles qu'un cœur lui répond ? ” Il en vint à repasser dans ses souvenirs tous les entretiens de la journée, les regards échangés, les sourires encourageants : en toutes choses, il y avait des promesses et des espérances. Il s'y cramponnait comme un naufragé. S'inquiétant peu de la fortune, la véritable affection trop rare de nos jours, n'a pas de ces soucis-là ; il ne demandait que la personne aimée, pour l'emporter comme son bien, comme son unique trésor dans l'humble petite chambre où sa tendresse lui ferait une royauté.

— Réussir ou mourir, se dit-il avec un peu d'exaltation en terminant son monologue et se décidant à fermer la fenêtre dont le chassait l'humidité de la nuit ; mardi, je parlerai à madame de Ribienne.

Déjà vingt fois dans le courant de l'année, il avait pris et abandonné cette résolution à laquelle cependant, il le sentait ainsi, était attaché le bonheur de sa vie.

Le mardi vint et ramena les hésitations des semaines précédentes ; il trembla de voir se fermer à jamais cette maison chère et hospitalière, où il venait oublier les petits mécomptes de sa vie laborieuse. Il revit les deux sœurs si belles et si bonnes et il oublia, dans le ravissement de leur présence, que cette fête du cœur finissait avec le soir.

On le tourmenta de nouveau au dîner pour savoir quels petits événements provinciaux avaient traversé son existence depuis le jeudi précédent. Il raconta plaisamment que sa fête se trouvait la veille...

Trois exclamations :

— Votre fête ! Et vous ne nous l'avez pas dit...

Madame de Ribienne sonna un domestique :

— Servez du champagne. M. Amédée, nous allons réparer cet oubli et boire à votre santé.

— Nous vous souhaitons une bonne et heureuse fête, dit Médéric, tous les biens de la vie, toutes ses joies...

— Merci, répondit Amédée ému.

Il se fit un silence pendant lequel on remplit les verres, pour porter joyeusement la chère santé.

Annonciade ajouta au bout d'un moment :

— Que vous a donné madame de Serdot ?

— J'ose à peine vous le dire, et peut-être, mademoiselle, refuserez-vous de le croire ?

— Dites toujours, excalma la petite fée dont les yeux brillaient de malice et de champagne ; madame de Serdot n'ayant jamais fait de cadeaux à personne, je suis bien curieuse de savoir ce qu'elle a pu vous acheter.

— Votre curiosité est très-légitime et je m'empresse de la satisfaire en réclamant seulement, comme dans les contes des fées, le privilège de prendre mon récit par le commencement.

— Il y avait une fois, dit Annonciade en badinant, une grande dame riche et très-intéressée, qui s'appelait madame de Serdot.

— Tu abuses, chère petite sœur, dit Marie-Sophie, de la patience de Monsieur Amédée.

Oh ! non, elle n'abusait pas. Le jeune professeur la regardait charmante et presque lumineuse dans sa gaité d'enfant qui se répandait autour d'elle comme un fluide bienfaisant. Il lui aurait dit volontiers :

— Parlez et riez toujours, chère petite fée, vous êtes le rayon du soleil qui chauffe le cœur, la fleur qui le parfume.

Mais à l'aspect de sa sœur, elle s'était tue, car la belle et sérieuse Marie-Sophie lui imposait autant de respect que d'affection.

Amédée reprit la parole :

— Lundi, c'est-à-dire hier, mes collègues et mes amis, en m'offrant leurs vœux, m'avaient apporté quelque-uns de ces mille riens qui composent les inutiles nécessités de la vie. J'étais encore occupé à examiner leurs présents, quand mon hôtesse se présenta. Elle tenait sous son manteau un paquet assez volumineux, et je ne pus avoir le moindre doute, oubliant maladroitement l'avarice sordide de la chère vieille femme, que ce ne fût quelque magnifique don proportionné à la for-

tune de madame de Serdot. Tout en me creusant la tête pour deviner la cause de cette largesse inaccoutumée, je ne pus trouver que cette explication : c'est qu'ayant constaté que j'étais un pauvre diable attaché au travail du matin au soir, elle avait voulu remplir à mon égard le rôle de la providence et me dédommager des rigeurs de la fortune par quelque adoucissement à ma position.

“ J'étais donc très-touché et plein de sollicitude et d'empressement pour cette excellente femme qui, examinant les objets que je venais de recevoir, faisait sur chacun d'eux la critique la plus acérée.

“ — Un porte-monnaie... du superflu quand on n'a pas d'argent. Qu'est-ce que c'est que ça ? fit-elle avec un geste de dédain. Comment appelez-vous cet objet ?

“ — Une blague.

“ — Comment avez-vous dit ?

“ — Une poche à tabac.

“ — Tiens, je ne connaissais pas ce petit meuble-là. De mon temps, les hommes avaient des tabatières en or.

“ — Madame, ce sac brodé n'est point destiné à renfermer du tabac à priser.

“ Elle ne me laissa pas achever :

“ — Ah ! pouach ! fit-elle avec un mouvement de dégoût, je comprends ; vous avez emprunté cela aux marins, ils ont de ces machines pour ramasser leurs chiques.

“ Je fus tellement choqué que, de peur d'être brutal, je gardai le silence. Madame de Serdot continua sa revue, et rien ne trouva grâce devant sa froide raison. Enfin, soulevant son manteau, elle me dit ;

“ — Tout le monde vous a donné des bêtises ; à quoi bon ces inutilités dispendieuses dont votre position n'a que faire ? que représentent ces fleurs qui demain seront flétries ? je suis plus pratique, je vous apporte des choux de mon jardin ; c'est toujours utile en ménage, et votre cuisinière en fera d'excellents pots-au-feu.”

Les jeunes gens éclatèrent de rire.

— L'avez-vous remerciée pour vos lapins ? demanda la folle Annonciade.

— J'aurais remercié pour mon ménage, si j'étais assez heureux pour en posséder un, répondit mélancoliquement Amédée.

— Mariez-vous, mon ami, dit madame de Ribienne de sa bonne voix de mère, vous êtes d'âge et de position à ne plus rester seul.

Il la remercia du regard, son secret vint sur ses lèvres, il y mourut. Les deux sœurs tenaient les yeux baissés ; l'aînée avait pâli, les joues d'Annonciade étaient couvertes de rougeur.

Madame de Ribienne avait trop de tact pour insister sur une observation que son excellent cœur seul avait dictée.

— Il réfléchira, pensait-elle, je me suis assez avancée pour lui faire comprendre que nous l'accepterons dans la famille.

Le dîner achevé, Médéric prit le bras d'Amédée et s'y appuya tendrement ; le pauvre jeune homme était beaucoup plus souffrant qu'à l'ordinaire ; depuis quelques jours, une forte oppression le fatiguait sans relâche.

— Je voudrais me promener un peu, dit-il, il me semble que l'air me fera du bien ; voulez-vous m'accompagner, cher maître ?

Pour toute réponse, Amédée serra le bras du jeune homme et sortit avec lui.

Marie-Sophie était derrière eux quand ils traversèrent la terrasse ; elle entendit Amédée qui disait à Médéric :

— Je vous aime comme un frère ; voudriez-vous de moi pour votre frère ?

Les voix se perdaient en s'éloignant : elle n'entendit plus rien. Mais ces deux phrases avaient suffi pour remplir son âme d'une émotion délicieuse. Il lui sembla que son rêve prenait un corps, cette parole fraternelle équivalait à une déclaration. Pour être le frère de Médéric, il fallait devenir l'époux de sa sœur. Marie fut sur le point de pousser ce cri : il m'aime ! tant son âme fut transportée et saisie de cet aveu échappé aux lèvres d'un jeune homme si réservé et si craintif.

Le maître et l'écolier continuaient leur promenade.